Analyse de *« Ceuta — La graine de la méfiance»*

Premier mouvement. Le poème s'ouvre sur une idée très simple : **la peur ne naît pas forcément d'un fait, mais souvent de la manière dont ce fait est nommé, répété et amplifié**. Les mots « invasion », « menace », « sauvage » ne décrivent déjà plus des individus : ils fabriquent une masse. C'est pourquoi les premiers vers insistent sur le passage du singulier au collectif : *« On ne voit plus celui qui passe, / on voit la foule qui nous ferait peur. »* La méfiance apparaît alors comme une « petite graine » : elle semble insignifiante au départ, mais les rumeurs, les images et les discours peuvent l'arroser jusqu'à faire disparaître le visage humain derrière le chiffre.

Le refrain vient immédiatement combattre ce mécanisme par le mouvement inverse. Là où la peur transforme l'homme en foule, il demande de retrouver **le visage** ; là où elle transforme une destinée en statistique, il remet **l'enfant** devant le chiffre ; là où elle répète une rumeur, il demande d'écouter **une histoire**. Le texte ne réclame pourtant pas l'ouverture aveugle des frontières. Le vers *« La peur peut veiller sur nos portes, / mais qu'elle ne ferme pas nos yeux »* contient déjà toute sa position : la prudence peut être légitime, mais elle devient dangereuse lorsqu'elle empêche de regarder l'autre comme un être humain.

Le deuxième mouvement déplace alors le regard vers ceux qui partent. Le poème refuse l'idée confortable selon laquelle on quitterait sa maison, sa langue ou sa famille par simple goût de l'ailleurs. L'énumération *« sa rue, ses morts, sa langue, sa mère »* associe des réalités très concrètes à des attachements profonds : partir signifie aussi se déraciner. Et l'image des enfants confiés *« à la nuit, aux barbelés, à la mer »* rend absurde l'idée d'un voyage entrepris légèrement.

C'est ici que le silence imposé avant *« pour le plaisir d'aller ailleurs »* joue un rôle essentiel dans la version chantée. Il laisse l'auditeur mesurer ce qui vient d'être dit avant que l'ironie de cette phrase ne tombe. Le texte poursuit ensuite avec des causes diverses — absence de travail, de paix, de perspectives — sans réduire toutes les migrations à une seule explication.

Puis survient l'un des passages les plus sobres et les plus douloureux :

« Et certains n'arrivent jamais.
La mer sait leurs prénoms
que nous ne connaîtrons pas. »

La mer devient ici presque la seule dépositaire de leur identité. Ceux qui, pour nous, risquent de demeurer des nombres anonymes possèdent pourtant un prénom, une histoire, quelqu'un qui les attendait. Le poème ne décrit pas leur mort : il laisse précisément l'absence parler.

Le troisième mouvement affronte ensuite directement l'objection sécuritaire. C'est probablement ce qui donne au texte une grande partie de sa solidité. À la question *« Et si parmi eux se cachait… ? »*, il ne répond pas par une négation confortable. Après le silence vient simplement :

« Oui. »

Ce « Oui » est décisif. Il signifie : le risque ne sera ni ridiculisé ni occulté. *« Un pays doit savoir qui entre. / Protéger les siens n'est pas haïr. / Contrôler n'est pas condamner. »* Le poème accorde donc à la prudence sa légitimité avant d'établir la distinction fondamentale : chercher une personne dangereuse n'autorise pas à déclarer dangereuse toute une population.

La formule *« il y a toute la distance / entre la prudence et la peur »* pourrait presque servir de résumé politique et moral au texte. La prudence observe, vérifie, contrôle ; la peur généralise. C'est précisément dans cet espace que naît la méfiance.

Le bridge change ensuite de perspective. Ceux que l'on considère comme *« un poids de plus à porter »* peuvent aussi apporter des compétences, du travail, des idées, des savoirs. L'énumération des *« médecins », « maçons », « chercheurs », « professeurs de demain »* détruit l'image d'une population uniquement passive ou dépendante.

Mais le poème refuse immédiatement le piège d'une justification utilitariste. Son affirmation la plus profonde arrive après un nouveau silence :

« Mais même celui
qui ne nous rapportera rien
ne devrait pas avoir
à prouver son utilité
pour avoir droit à notre humanité. »

Cette phrase dépasse largement le problème migratoire. La valeur d'un être humain ne dépend pas de ce qu'il produira, de l'impôt qu'il paiera ou du métier qu'il exercera. Autrement, l'hospitalité ne serait plus une valeur humaine, mais un investissement dont on attendrait un rendement.

Le quatrième mouvement revient alors à la métaphore initiale : puisqu'une graine de méfiance a été plantée, **comment la déraciner ?** La réponse n'est ni spectaculaire ni révolutionnaire. Elle passe par de petits gestes intellectuels et humains : *« donner des noms aux nombres », « des visages aux statistiques », « laisser parler ceux dont on parle », « vérifier avant de haïr »*. Le texte oppose ainsi à la généralisation abstraite la connaissance concrète.

Et l'un des vers les plus optimistes du poème reste malgré tout parfaitement crédible :

« rencontrer un homme
détruit parfois en une minute
le préjugé entretenu pendant dix ans. »

Il ne prétend pas que toute rencontre transforme nécessairement les mentalités. Le mot **« parfois»** suffit à éviter l'idéalisme. Mais il rappelle que le préjugé prospère particulièrement bien lorsque celui qu'il concerne demeure invisible.

Le refrain final élargit alors la question. Il ne s'agit plus seulement de savoir **qui nous laissons entrer**, mais aussi de savoir **ce que nous risquons de laisser sortir de nous-mêmes** :

« prenons garde de ne pas laisser dehors
ce que nous avions d'humain
à l'intérieur. »

La frontière géographique devient ainsi une frontière intérieure. En voulant défendre un territoire, une société peut finir par sacrifier certaines des valeurs précisément censées la définir.

La coda empêche enfin toute récupération naïve du texte. Le **« Non. »** initial est presque brutal. Non, toutes les portes ne peuvent rester ouvertes. Non, un poème ne fait pas disparaître les dangers. Il faut des règles, des contrôles, des choix, et parfois des refus.

Mais cette concession au réel prépare la dernière exigence :

« Mais qu'au moins
la peur ne choisisse pas à notre place. »

Tout le poème est finalement contenu dans cette phrase. Il ne réclame ni l'abolition des frontières ni l'abandon de la prudence. Il demande simplement que les décisions restent humaines, réfléchies, individuelles — et qu'une peur légitime ne soit jamais autorisée à devenir une condamnation collective.

La dernière image ne détruit donc pas la frontière :

« Une frontière
peut protéger un pays. »

Elle lui fixe une limite morale :

« Elle ne devrait jamais
nous dispenser
de regarder qui se tient
de l'autre côté. »

Et c'est précisément là, dans la version chantée, que **l'oud apporte quelque chose que les mots seuls ne pouvaient pas apporter**. Tout au long de la chanson, il laisse entendre cet « autre côté» sans jamais le caricaturer. Il vient d'ailleurs, certes, mais il s'intègre parfaitement au paysage musical. À mesure que l'oreille s'y habitue, ce qui paraissait étranger cesse presque de l'être.

En ce sens, la musique accomplit discrètement ce que demande le poème au regard : **cesser de confondre différence et menace.**
